

Expo « Contrastes » Grand-Cachot-de-Vent, mai-juin 2011

Portrait de l'artiste en tête de boxeur.

Nous n'avons pas attendu la fiction médiatique de l'affaire Ben Laden pour être plus ou moins conscients selon les êtres et les sensibilités, de la folie du monde.

Il est des artistes porteurs de suprême lucidité qui savent nous annoncer « les tremblements de terre, les épidémies, les famines, les guerres, le grondement des canons » pour reprendre les termes d'Antonin Artaud dans sa conférence prémonitoire de 1936 à Mexico City, intitulée « anarchisme et société ». Il est des artistes dont la voyance est capable d'alerter avec (par exemple) les images et les mots, l'absurdité dont est capable l'espèce humaine dans une époque donnée.

Le jour où Walter Schmid, il y a quelques années, est venu me présenter, une fin de lundi matin, la documentation infographique de son travail de peintre, ce qui a retenu mon attention était l'adéquation d'un thème qui m'était clandestinement cher depuis longtemps : la boxe avec l'ingénierie picturale de celui qui me présentait ces œuvres à ce moment-là. L'homme me parlait peu, il avait la tête d'un boxeur et son attitude verbale (à savoir bouche cousue), ce qui me frappa d'emblée c'était la puissance langagière et stylistique de sa peinture, qui, littéralement me parlait intensément, et paradoxalement, face au mutisme de son auteur. Je lui proposai sur le champ le projet d'une exposition dans ma galerie Andata Ritorno dans les délais possibles, en supposant d'avance le risque commercial total que cela supposait. Ce qui ne manquât pas d'arriver, puisque notre exposition de l'automne 2009 se solda par une absence entière de ventes.

J'ai toujours considéré que le but principal et véritable d'une manifestation culturelle telle qu'une exposition d'art était la monstration et la défense de nouvelles œuvres avant la diffusion mercantile de celles-ci. Ayant toujours pensé que les valeurs humaines et intellectuelles passaient avant les valeurs commerciales. Si tel n'était pas mon éthique personnelle en trente ans de direction de galère d'art, il y aurait longtemps que j'aurais rejoint le choix suicidaire d'Arthur Cravan et Francis Giauque, tous deux « suicidés de la société » pour reprendre le mot lucide d'André Breton.

Mon travail de montreur d'art, depuis trois décennies, est basé sur le goût de la découverte et de l'inédit, qu'importe si les artistes ont 20 ou 60 ans. J'ai choisi d'exposer Walter Schmid parce que son oeuvre dégage une spécificité, une vision du monde propre et unique à travers sa peinture.

Ce geste, dans le monde de surabondance d'images et d'informations dans lequel nous vivons, peut paraître dérisoire et superflu et pourtant il n'en demeure pas moins fondamental, essentiel et puissant.

Ces sujets :

La boxe, n'est jamais qu'une métaphore (et c'en est l'urgence) de la folie des rapports de forces dans ce monde.

S'il traite du mythe de la moto, il faut être aveugle pour ne pas voir que derrière ce thème il est question de la représentation de la force, de la vitesse et de la puissance par la figuration des « machines célibataires » en question.

Quant à la série des insectes, autre thème privilégié de Walter Schmid, celui-ci exacerbe l'identité fragile de ces êtres en les représentant dans un format démesuré.

Mon affinité avec l'oeuvre et la personnalité de cet artiste a débuté par le fil conducteur (comme une corde en carré sur un ring de boxe) avec le poète dadaïste Arthur Cravan, que je lui ai fait découvrir. Le choix de la pratique de la boxe pour un poète tel que Cravan correspond à une provocation magistrale face à une situation historique précise, à savoir la première guerre mondiale. En regard du nihilisme d'un monde destructeur, le Poète répond par l'image en miroir de l'absurdité de la violence. Jacques Rigaut, autre poète dandy et autre suicidé de la société, ne disait-il pas face au reflet tronqué de la réalité que sont les miroirs « et maintenant, réfléchissez ! » ?

Plus près de nous dans ce terroir jurassien d'où je viens, comme Walter, (bien qu'habitant l'arc lémanique, tous deux), un autre grand poète Francis Giauque avait choisi de « parler seul » avant d'en finir avec la souffrance de ce monde. Et si, Walter ? Toi qui l'a connu, moi qui l'aime à travers ses écrits, nous tenions encore la main de Giauque, pour lui dire que, au-delà de la violence et de la folie destructrice des hommes de tous temps et exacerbées dans les technologies actuelles - que la vie peut être belle, magnifiquement belle - et que l'art est là, peut être là et doit être là pour « rendre le monde plus beau », selon la formule d'un autre grand poète de l'image et du son, celui-là, Godard, : « rendre ce monde de merde un peu plus beau ». Car, comme le disait Gilles Deleuze :

« L'art c'est ce qui résiste à la mort, à la servitude, à l'infamie, à la honte. »

Bien à toi Walter

Joseph Farine –Directeur artistique
Andata Ritorno –Genève - Mai 2011